

Olivier Flournoy

Espoir de guérison et jouissance du dit

Paru dans la Revue française de psychanalyse. Volume 55, Numéro 2, 1991.

Pour citer ce document :

Flournoy, O. Espoir de guérison et jouissance du dit. In : *Revue française de psychanalyse*.
Vol. 55, N° 2, 1991. 377-393.

http://www.flournoy.ch/docs/Olivier_FLOURNOY_Articles_1991a.pdf

Espoir de guérison et jouissance du dit

Olivier Flourney

Un analyste ne peut faire abstraction de sa responsabilité morale. Pour la communauté des analystes dont je me réclame, cette responsabilité se fonde sur le fait que le désir d'entreprendre une analyse est entendu comme un appel à l'aide.

Un analysant peut vouloir faire une analyse pour des motifs didactiques, culturels, ou pour se distraire, c'est son droit. Mais l'analyste que je suis ne saurait souscrire à une telle aventure sans avoir pressenti l'inquiétude que masquent les raisons invoquées. Il ne m'appartient pas de porter un jugement sur les analystes qui se contenteraient de ces dernières. Par contre je vais tenter de rendre mon point de vue plus explicite, et ceci également pour le bénéfice de mes patients.

L'interchangeabilité analysant-patient est déjà significative. Un patient, cela se soigne, et les soins dont il est l'attention font l'objet d'un projet thérapeutique. Dès lors quel est ce projet, comment le qualifier, et qui pourra répondre à de telles questions ? L'analyste, l'analysant ou une tierce personne ?

La modestie – qui par ailleurs lui sied bien mal, apprend-on – fait dire à Ambroise Paré, dans un élan de toute-puissance qu'il est supposé ignorer ; « Je le pensai, Dieu le guérit. » Il s'est ainsi acquis une gloire éternelle en faisant appel à un tiers qui sait ce qu'il a à faire et pourquoi. Cet appel à un troisième personnage, loin d'être original, remonte à la nuit des temps. En analyse, le fait d'y renoncer rend l'exercice plus exigeant, le projet plus aléatoire, et le risque d'omnipotence plus grand quoique l'analyste, lui, n'est pas supposé l'ignorer.

Dans la pensée contemporaine, Dieu ne serait plus omniprésent, sa splendeur et sa sagesse ne se répandraient plus au-delà des contingences de l'espace et du temps, sa science ne serait plus disponible pour tous les Ambroise Paré du monde. Si Dieu se trouve encore quelque part, ce serait plutôt au tréfonds de

la conscience subjective, de cette conscience de soi dont nul autre ne peut rien savoir et dont le sujet lui-même – depuis Freud notamment peut-on ajouter – pris entre désir et refus, ne peut plus rien savoir non plus. On déboucherait ainsi sur une formule moins grandiloquente, moins solennelle : « Je le pensai, mon Inconscient le guérit. »

Mis à part le jeu de mots facile et banal qui permet d'appliquer ladite formule au psychanalyste sans arrière-pensée, il y a du bon et du mauvais dans une telle assertion. C'est ainsi que l'indétermination des rapports entre le je et l'inconscient dégage la psychanalyse du corset du déterminisme scientifique qui, en l'assimilant à une science de la nature, lui a conféré un aspect de rigueur mécanique déshumanisante. Bien sûr, ce déterminisme rigoureux qui proviendrait directement de l'inconscient sur lequel on ne peut mais, a été interprété comme une qualité, comme une garantie concernant les fondements de la psychanalyse qui la met à l'abri des erreurs et des malversations de ceux qui la pratiquent. Et chose intéressante, c'est justement l'aspect quantitatif de la métapsychologie que cernent le point de vue économique et le jeu des investissements pulsionnels qui permet aux tenants du déterminisme d'y voir une qualité. Mais une telle interprétation en recouvre une autre qui soulignerait davantage le versant terroriste, pour être à la mode, ou tyrannique du déterminisme. L'homme, être naturel s'il en est, ne peut influencer le cours des choses que par son appartenance aux choses. Le psychanalyste est celui qui sait, son savoir est identique à celui de la nature. Il pense selon son inconscient, sa pensée a la rigueur du déterminisme de son inconscient. C'est ainsi qu'il peut en arriver à la contraction de la formule, à la mise entre parenthèses de son balancement : « Je [le pensai, mon inconscient] le guéris. » Ceci au prix d'une trompeuse cohésion interne et de l'objectivation de l'analysant.

Le déterminisme est rassurant : l'inconscient fonctionne « naturellement » ainsi que cherche à le décrire la théorie ; la « guérison » consistera dès lors à en prendre acte. Si par contre et par malheur il ne fonctionnait pas comme il le devrait (un symptôme), son déterminisme n'en demeurerait pas moins. Il est mal réglé et il s'agit de le corriger, de modifier les voies de transmission, pour que les choses rentrent dans l'ordre. Les sciences naturelles prennent acte ou constatent l'évolution de la chose ou les rapports des choses entre elles ; l'objet du naturaliste sera soumis à sa classification puis orienté, guidé, forcé dans les canaux qui lui sont propres.

Sous un certain angle, lequel est pourtant loin de faire l'unanimité, les frontières entre le vivant et le non-vivant semblent s'estomper de jour en jour. De la mécanique newtonienne on est passé sans difficulté à la mécanique physiologique et aux dérèglements pathologiques. De la mécanique corporelle les psychanalystes ont sauté apparemment sans problèmes aux mécanismes psychiques,

défensifs notamment, et au jeu de l'économique. Le principe de causalité est devenu roi et seules les causes premières et finales résistent encore, alors que dans d'autres champs la génétique et la biologie ne désespèrent pas de les découvrir, pas plus que l'astrophysique ne désespère de remplacer Dieu ou le mystère des origines par un trou noir...

Déterminisme impitoyable : nés d'un trou noir nous sommes condamnés à finir dans le noir du tombeau, autre trou creusé de nos propres mains, scandale ontologique de la mort, lequel pour saint Thomas d'Aquin nécessite la résurrection et pour d'autres la réincarnation, ou délivrance par la mort du corps pécheur, laquelle pour saint Augustin ouvrira la voie de la vie éternelle, débarrassée de toute contingence.

Mais en attendant il nous faut vivre et aider à vivre, avec toute l'indétermination que cela comporte.

Echapper au déterminisme, c'est souligner le fait que même si l'on est la victime toute désignée de son inconscient, l'on en demeure pas moins celui qui pense. Or « je pense » est une question d'opinion. Je ne sais pas mais je pense, je suis de l'opinion que. Autrement dit je pense savoir mais j'admets que cela puisse être contredit et que je puisse changer d'opinion, ceci d'une part en fonction de mon commerce avec mon inconscient et d'autre part de mes relations avec mon analysant, avec ce qu'il me dit, un dire qui est à la fois traduction de sa pensée aux prises avec son propre inconscient et avec ce qu'il m'aura entendu dire.

Asclépios le divin Asclépios, était le fils d'Apollon. Ou peut-être était-il Apollon lui-même, dieu destructeur qui purifie et qui guérit. A cette époque-là chaque guérison tenait déjà du miracle. Ambroise Paré n'est pas un novateur; il s'agit de reconnaître le mal et si possible d'en écarter la cause. C'est alors que la nature accourt à l'aide. D'où? De l'intérieur. Et c'est ainsi que guérison et apparition du dieu ne sont qu'un, ne font qu'un. Le déterminisme causal n'est dès lors qu'un moyen, un outil, un concept opérationnel pourrait-on dire. Il permet de s'introduire au cœur du mal, de découvrir ce qu'on pourrait écarter qui fait obstacle à la guérison, elle-même œuvre du dieu.

Le psychanalyste, en plus de tous les liens d'intelligibilité qu'il tisse avec patience, ne s'efforce-t-il pas de débusquer lui aussi les causes historiques ou développementales de l'état de son patient, même si pour ce faire il s'adresse à un modèle formel que résume l'« Œdipe », et par là d'avancer en quête de ce soi-même, de cette subjectivité inconnue de tous et dont le noyau échappe de manière radicale à la personne? Une avance qui laisse entrevoir l'espoir d'une victoire sur le déterminisme, d'un retour à la liberté et au choix, et de la transformation de la coupure entre corps et esprit en communication vive, voire, pour ce qui est de la théorie psychanalytique, de l'espoir d'en avoir fini avec le dualisme à l'intérieur même d'un psychisme qui serait comme indépendant du corps, psy-

chisme déchiré entre l'instinct de vie et l'instinct de mort. Un espoir de ne plus avoir à se résigner au noir du début et de la fin, et de récupérer l'idée de fatalité que cela comporte pour en faire bon usage. Un espoir fou de pouvoir même tirer profit de cet inconscient qui nous échappe absolument, pour que cette secrète subjectivité soit source, malgré nous, de quelque chose de l'ordre d'un désir qui rende la vie moins intolérable, ou pourquoi ne pas le dire, plus plaisante. La morale de responsabilité de l'analyste dont je parlais au début n'est-elle pas de cet ordre ? C'est essayer de faire en sorte que la vie de son analysant soit plus plaisante, même si la méthode consiste en une impitoyable remontée de la chaîne causale, une impitoyable régression ; c'est tenter d'ouvrir la porte à la liberté en démontant ces mécanismes, vestiges ou conséquences d'une implacable machinerie.

Mais Asclépios lui non plus n'était pas seul...

Comme nous, qui avons notre théorie et nos allégories mythologiques pour nous aider dans notre démarche hésitante, il avait son bâton et surtout la compagnie d'un serpent qui ne le quittait jamais. Serpent fidèle et muet, serpent dont la seule représentation immobile semblait lui suffire. Un serpent issu des entrailles de la terre, du monde chthonien et du monde nocturne aussi, prêt à mordre et à semer la mort sur son passage. Mais aussi un serpent fascinant de beauté et de grâce, « plus blond » selon Pausanias, qui serait aborigène d'Epidaure, le *Coluber longissimus* dont un auteur suisse, Jakob Flach, donnait la description que voici : « J'admiraï les élégants mouvements de ce corps souple ainsi que la tête brillante, de la couleur du bronze, semblable à un fin travail d'orfèvrerie, qui s'agitait et faisait d'inquiétants mouvements de langue. » Un serpent garant des pouvoirs du dieu.¹

Pour ma part, le serpent ne peut qu'être le représentant vivant, effrayant du complexe de castration et de ses ultimes conséquences. Isolé, il en signe toute l'horreur. Le serpent qui ondule sur le sol, qui rampe sur le chemin poussiéreux avant même qu'on en distingue la tête de la queue, c'est le phallus châtré, le phallus d'autant plus étrange et menaçant que le corps dont il était l'appendice n'existe pas.

Le serpent, c'est l'objet même châtré dont on ignore tout de l'origine – corps de femme, d'homme, d'enfant, de monstre – perdue à tout jamais. C'est la castration faite chair, faite vie, celle qui a dérobé à son profit, solitaire et sans voix, la chair et la vie de la personne qui dans l'abomination de son accomplissement ne serait plus rien. C'est le représentant de l'impasse la plus absolue de la psychanalyse : l'être châtré n'est plus, seul ce qui a été coupé, le serpent, emmène avec lui la vie même dans les ténèbres de l'ombre.

Mais c'est aussi et par contraste le symbole de la pérennité de l'existence, de l'acceptation de la « castration » pour assurer la procréation de la castration du

¹ Selon C. Kérényi, *Le médecin divin*, Bâle, Ed. Ciba, 1948.

cercle stérile de l'inceste. En témoigne l'épisode de la guérison d'une jeune fille muette, survenue dans le site d'Epidaure : « Errant dans le sanctuaire, elle vit un serpent descendre en rampant d'un des arbres du bois sacré. Remplie d'effroi, elle se mit à appeler son père et sa mère : elle était guérie. »

Joli récit d'une guérison d'un temps lointain que, mise à part sa concision, ne renierait pas un psychanalyste. Il nous permet d'esquisser un diagnostic après coup, une fois la jeune malade guérie, ce qui n'est peut-être pas particulièrement scientifique quoique typique, selon moi, de la pensée analytique.

Tout ce que l'on sait de la patiente, c'est qu'elle est muette. S'agit-il d'une surdi-mutité, apparemment non, ou alors la guérison tiendrait du miracle, encore que rien ne saurait nous étonner... D'une inflammation du larynx et des cordes vocales, guérie grâce aux effluves embaumants des pins? A exclure sans doute. D'une affection psychosomatique? Rien ne nous oriente vers une dépression essentielle ou une pensée opératoire.

L'idée d'une névrose hystérique nous sourit davantage. Les éléments du récit concernant la guérison seraient ceux-là mêmes qui auraient déclenché le mal, véritables représentants du trauma. L'effroi de la jeune fille à la vue de son père et de sa mère jouant avec leur ami le serpent l'aurait rendue muette, muette mais non pas aveugle, incapable de faire usage du langage articulé propre à l'homme et garant de l'accès à l'intelligibilité des choses, et l'effroi de la patiente à la vue du serpent dans le contexte de la terre et du ciel séparés ou réunis par l'arbre érigé – l'arbre de la connaissance? –, du serpent autonome et vivant tout la fois, lui aurait fait recouvrer la voix et le chemin de ses pensées pour appeler à l'aide ces mêmes parents.

La connaissance du péché originel lui aurait coupé la voix. Plus de liens, plus d'associations possibles... Mais pour nous c'est le complexe d'Œdipe qui l'a rendue muette, enchaînement fatal de l'inceste, du parricide et de la castration. Et c'est lui aussi qui nous fournit la clé de la guérison, à savoir que cet enchaînement ne soit que symbolique. Et de plus il devrait être symbolique d'autre chose, car cette guérison n'est psychanalytiquement pas satisfaisante : si la jeune fille recouvre sa voix pour appeler ses parents, elle en appelle justement à ceux qui sont à l'origine de son aphonie, c'est un cercle vicieux, un serpent qui se mord la queue...

Quoi qu'il en soit nous ne connaissons que l'épisode de la résolution du symptôme : vision d'un serpent dans un cadre privilégié, effroi et appel des parents (invisibles?). C'est le concept de réversibilité dans l'optique d'un mécanisme scientifique qui nous permet une reconstitution hypothétique de l'incident pathogène comme si la jeune fille n'avait pas mûri entre-temps. Le seul vieillissement qui nous concernerait ici serait alors celui des rapports du je et de l'inconscient : la jeune fille aurait appris à penser une représentation symbolisée par le serpent et à y faire allusion en appelant ses parents. D'une infinie complexité, cette repré-

sentation peut se résumer à l'équation serpent égale papa et maman, ce qui relie l'Œdipe de la psychanalyse à la genèse biblique. Sans serpent, ni papa ni maman.

Ce récit n'est-il pas une belle métaphore du travail psychanalytique qui, dans son infinie durée, fait comme si le vieillissement dû aux années qui passent ne comptait pas, et qui se satisfait d'un temps infiniment bref, d'un non-temps propre à la réversibilité mécanique, entre l'élaboration patiente de l'infantile œdipien et la soudaine prise de conscience de son évanouissement ?

C'est bien la jeune fille qui, à la vue de la castration faite serpent, n'est plus châtrée pour cause d'inceste et de parricide. Qui est « guérie » avant même qu'on ait su de quoi elle souffrait. Certes, la thérapeutique appliquée dans ce cas-là est sujette à interrogation. Qu'Asclépios soit un médecin divin, que le site d'Epidaure soit sacré, laisse entendre que le dieu a fort bien pu se glisser dans la peau du serpent à toutes fins utiles, comme de nos jours à Lourdes ou ailleurs. Il s'agirait alors d'une sorte de révélation. Pour ceux qui, par contre, refusent ce genre de guérison et lui préfèrent l'idée générale de causalité scientifique garantissant un semblant de compréhension et de maîtrise par l'intelligence des phénomènes, l'analogie entre le bois sacré et la station thermale est plus satisfaisante. Sans oublier que de telles institutions étaient fort prisées du temps des Grecs. Y envoyer une jeune fille muette peut ainsi prendre sens sans que l'on sache vraiment de quoi il retourne tout en le pressentant. Les vertus des eaux, le charme des lieux, l'éloignement du milieu familial, le côtoiement de nouveaux venus souffrant des mêmes maux, bref, le changement. Il faut changer d'air, dira-t-on... Tout contribue, sans que personne ne le sache vraiment ou ne l'avoue clairement, à ce que la jeune patiente y fasse la rencontre d'un serpent, phallus égaré en quête d'une âme sœur, et recouvre son organe vocal, fût-ce pour appeler papa et maman à la rescousse.

Mais le psychanalyste, lui, s'abstient en principe de faire des miracles et n'envoie pas ses patients aux eaux. Il écoute et à l'occasion il parle. Vraisemblablement dans le cas de la jeune fille muette il lui faudra bien par la force des choses parier davantage qu'écouter. Sa voix est son épi d'or. Quant à son Epidaure, son divan en tient lieu.

Et nous voici soudain au cœur du problème. Le psychanalyste est-il un thérapeute et de quelle sorte ?

Le médecin commence par se faire une opinion, puis il la confirme grâce à la science médicale issue d'une approche rigoureuse des maladies soumises à une étude expérimentale inductive faite par des esprits dont la démarche déductive est déterminée par la conviction de l'existence d'un lien absolu entre intelligibilité et causalité efficiente. Une fois le diagnostic posé, le traitement suivra selon une même logique, et la guérison ou l'issue fatale attendues en résulteront, conformément à la thérapeutique appliquée ou à la nature du mal.

Rien de tel pour le psychanalyste, ou du moins rien de comparable. S'il commence par se faire une opinion, il n'en finit jamais. Tant que l'analyse se poursuit, son jugement est incertain, sujet aux modifications, aux confirmations laborieuses, aux remises en question les plus soudaines, et quand elle est terminée, toujours plongé dans l'incertitude, plutôt que d'émettre une opinion définitive sur ce qui s'est passé, il préférera le plus souvent s'en abstenir, décision à coup sûr aussi sage que scientifique.

Et comment tente-t-il de se faire une opinion si ce n'est au moyen d'une théorie à laquelle il peut rattacher ce qu'il vit avec ses patients pour l'ordonner et le rendre intelligible ?

Mais une opinion sur quoi ? Vraisemblablement sur le sens à donner aux pensées qui parcourent l'expérience analytique, pensées accessibles, universelles, grâce à l'échange des représentations par le langage articulé. Et la difficulté propre à l'analyse n'est pas l'inaccessibilité du je, de l'émetteur, de ce noyau personnel et intime de la subjectivité de l'être qui ne peut que donner des cheveux blancs au philosophe, mais bien l'inaccessibilité spécifique à la pensée psychanalytique de l'amnésie infantile, cette chose méconnaissable par définition que la théorie appelle l'inconscient et dont le complexe d'Œdipe serait le modèle imagé ou la structure formalisée.

L'inconscient, s'il est déterminant, n'a *a priori* aucune raison d'être déterminé si ce n'est par le qualificatif œdipien. Il peut être dit déraisonnable, inintelligible, confus, obscur, illogique. Les pensées inconscientes, s'il y en a, sont anarchiques, informulables, indéfinissables. Le plaisir du principe de plaisir-déplaisir sert à les qualifier. Sitôt pensé, sitôt fait. C'est le besoin d'intelligibilité propre aux pensées préconscientes qui incitera à les réduire en un système de propositions limité, organisé par des relations causales de type analogique, économique, topique, dynamique, ou de type temporel, historique et développemental, à les rendre déterminées pour satisfaire à ce besoin même. À les appauvrir de sorte qu'elles ne soient plus obscures, erratiques, insaisissables. Ainsi elles se limiteront à quelques idées simples, l'inceste, le meurtre, la castration. Elles seront alors comme maîtrisées, un impératif sans doute nécessaire pour la communication. Elles seront aussi réduites en esclavage, objectivées, le terme éloquent de « mécanisme psychanalytique » venant traduire cet assujettissement par la théorie des pensées désordonnées de l'inconscient.

Pourtant l'opinion psychanalytique ne se fonde pas seulement sur la pensée objectivable, mais aussi et surtout sur la subjectivité dans la mesure où l'effort d'objectivation est lui-même soumis à l'échange inconscient. En ceci elle est intersubjective en son fondement, même si elle ne peut s'exprimer que par les représentations et le discours nécessitant un langage approprié. Issue de la rencontre, cette opinion va dès lors lui conférer son caractère œdipien tout en le reflétant.

Le complexe d'Œdipe est *a priori*. Il offre un cadre aux pensées inconscientes pour s'exprimer. Libres de s'exprimer, elles seront aussi contraintes à s'y exprimer de manière continue. Et cette liberté forcée sera rendue intelligible par l'interprétation. Le complexe d'Œdipe se dessine alors *a posteriori*. Ceci par à-coups comme les pièces d'un puzzle, au gré de l'effort d'interprétation qui ne saurait être que discontinu. Il n'est en effet guère concevable que l'analyste soit à cent pour cent immergé dans le transfert. Les occasions de distraction ne manquent pas, qu'elles proviennent du milieu ambiant, de sa propre personne ou même de l'analysant qui se fera souvent un point d'honneur d'intéresser son analyste par quelque récit bien réel, bien objectivable. Difficile dans ces cas-là pour un analyste de n'y voir systématiquement que des défenses contre la réalité psychique. Ce qui tendrait à souligner le point de vue selon lequel le complexe d'Œdipe *a priori* ne serait pas qu'un donné de nature ou phylogénétique mais bien aussi une création psychanalytique *ad hoc*.

Cet effort de réduction à l'Œdipe, au déterminisme causal formel, garant d'une compréhension rassurante des origines, ne peut qu'être imaginé puisqu'il s'agit d'inconscient. Inventif, créatif, aléatoire, il exige une attention soutenue qui ne peut pas l'être, étayée par un étau qui n'en est pas un. A moins que l'on ne cherche à étayer l'Œdipe par la sexualité infantile, ce qui aurait comme conséquence de lui conférer la qualité d'un phénomène contingent il y aurait sexualité infantile, il peut y avoir de l'Œdipe si cette sexualité débouche sur l'inceste et sur la castration, c'est-à-dire sur une interprétation analytique.

À l'inverse, si la réalité psychique propre à la pensée analytique est celle de l'inconscient – qu'il soit originaire ou refoulé – et si l'inconscient est l'Œdipe, alors c'est la sexualité infantile elle-même qui est tout l'Œdipe et rien que l'Œdipe. L'auto-érotisme ne serait ainsi que la conséquence de la satisfaction œdipienne : content de la réalisation de son fantasme incestueux, le sujet se suce le pouce dans un moment de bienheureuse rêverie, dans son ignorance que ce pouce est déjà signe de la castration. L'Œdipe, réalité psychique ou sexualité infantile, ne saurait alors s'étayer lui-même. L'étau serait ici le corps propre du sujet, ce qui n'aurait d'autre intérêt que de lui conférer une « réalité » universelle. Cercle qui veut que l'Œdipe universel et nécessaire échappe à la spécificité de l'analyse et que l'Œdipe psychanalytique ne puisse espérer mieux que d'être universellement accepté comme contingent.

L'Œdipe, clé de voûte de la pensée analytique, est contradictoire. Il prône tout à la fois la jouissance de l'inceste grâce au parricide, la vie grâce au meurtre, l'espoir grâce à la déraison. Et la maîtrise par la castration, la raison, le renoncement, la mort. Il implique simultanément l'interfertilité de la rencontre à l'image de la scène primitive et son interstérilité à l'image de la même scène.

S'il symbolise de manière très condensée sous forme de cause efficiente les drames advenus dans l'enfance oubliée, ou sous forme de cause formelle l'« ano-

malie » psychique qui justifie l'entreprise de l'analysant en l'assimilant à une cure, l'Œdipe signifie encore davantage. Il a une connotation philosophique du fait qu'il contient une morale prohibitrice ou négative, circulaire elle aussi : ne pas se livrer à l'inceste pour échapper à la castration, mais aussi se considérer comme châtré pour ne pas commettre l'inceste. Cette morale devrait conduire à la maîtrise de la jouissance. Sans plaisir ni déplaisir, cela devient sérieux pour ne pas dire ennuyeux.

L'Œdipe est en outre porteur d'une curieuse métaphysique. L'inceste et le parricide représenteraient une fausse finalité de l'être. La vraie, le renoncement du fait de la castration ou de sa menace serait celle du non-être.

Bref, l'Œdipe est intolérable de contradictions.

Peut-être faut-il alors le considérer sous un angle différent : le complexe d'Œdipe, c'est un modèle provocateur, une invite. Une incitation à prendre l'initiative de rompre son fatal enchaînement, d'échapper à ses contradictions. Le rendre intelligible n'est pas seulement le réduire à une chaîne causale explicative mais aussi en créer, en inventer d'autres. Il faut être inventif pour parler de l'inconscient, pour dire l'indicible. Il faut être imaginatif pour réunir plaisir et morale dans une nouvelle finalité. Le langage avec sa vertu articulatrice de la pensée au corps et du corps à la pensée devrait permettre de traduire cette incitation. Dans l'expérience de l'analyse, c'est bien ce que l'on va s'y dire qui va ouvrir à la possibilité de se déterminer sans qu'il n'y ait inceste ou castration, qui va éveiller l'espoir d'une nouvelle finalité, laquelle ne sera plus du domaine de l'Œdipe, plus du domaine de la psychanalyse.

C'est là un point qui me paraît fondamental si l'on veut conserver à l'analyse son caractère thérapeutique, soit, dans une perspective de marché, son offre d'une possibilité de changement des conditions d'existence dans le sens d'un mieux. Si une telle visée peut paraître prétentieuse, elle me le semble infiniment moins que celle qui consiste à y voir un double de la vie et de la mort sous le signe d'une intelligibilité qui conjuguera le mystère de l'existence humaine au son d'une épistémologie psychanalytique universelle fondée sur l'antagonisme instinctuel.

C'est cette possibilité de changement que j'ai tenté de cerner à ma façon dans cette revue sous le nom de « jouissance du dit ». Événement plaisant surgissant dans le discours intersubjectif et laissant augurer d'un avenir qui ne soit plus marqué du sceau de l'impasse œdipienne, tout en en conservant le versant attirant et excitant. Evoquant la catharsis, le dire et l'expression émotionnelle, la jouissance du dit, accompagnant la réminiscence sans qu'elle le soit, n'épuiserait pas la question comme le voulait la méthode de Breuer, mais permettrait d'y trouver une nouvelle source d'énergie, non interdite, partageable, que je ne saurais considérer autrement que comme un signe d'espoir. Un espoir au-delà de la limitation imposée par l'expérience de l'analyse et du transfert qui voudrait que

tout espoir soit nécessairement celui du retour à l'Œdipe, cercle infernal. Espoir réaliste tout compte fait car qui dit cercle dit aussi tangente.

Dans « La jouissance du dit »² je cherche à étoffer mon opinion concernant l'indéterminisme, l'intersubjectivité et la nécessité, pour l'intelligence de la cure, de pouvoir imaginer un dessein moins noir que celui de la perte, du deuil et de la mort. Un épisode clinique m'a permis d'étayer mes idées, épisode concernant un rêve de mites. Il y est beaucoup question de vermine, de bestioles qui s'envolent. Mais c'est d'un développement inattendu que je voudrais parler ici.

Un jour, mon ami psychanalyste N. Nicolaïdis m'interpelle et me dit à peu près ceci :

« Pourquoi n'es-tu pas allé jusqu'au bout de ta pensée ? »

Me voici interloqué, qu'entend-il par là ?

« Les insectes, bien sûr ! »

Je comprends bien qu'il s'agit des mites mais je ne comprends toujours pas.

Insectes, c'est le parfait anagramme d'inceste ! »

Eh bien ! Honte à moi ! Alors que tout baignait dans l'inceste et la castration nous n'aurions pas parlé d'insectes dans la séance en question et je n'y aurais pas pensé non plus. Il s'agit bien là de la révélation d'un refoulement, d'un retour du refoulé inattendu, surprenant, imprévu, fruit d'une simple rencontre amicale, lequel pose immédiatement la question : le refoulement et le retour du refoulé sont-ils synchrones, peuvent-ils être assimilés à un processus de conversion naturelle, analogue à ce qui est à la base de l'idée de la conservation de l'énergie, ou sont-ils diachroniques, un laps de temps, une histoire les séparant, rendant de ce fait le refoulement unique et non répétitif ?

Question moins théorique : la discussion entre deux analystes est-elle banale ou ne l'est-elle pas ? S'agissait-il d'une interprétation ? A mon avis je ne le crois pas, quoique je n'en sache rien. Sans doute mon interlocuteur a pu se dire « moi, j'aurais fait ce rapprochement » puisqu'il l'a fait. Sa remarque prend alors le caractère d'une interprétation sauvage. Mais à raisonner ainsi tout dialogue court le risque de n'être qu'analyse sauvage et le cercle œdipien devient aspécifique, universel, embrassant la totalité des échanges aux dépens de la spécificité de la cure. Dans ce cas-là, il y aurait chez l'interprète un retour de l'omnipotence infantile que dénonce la scène primitive : « Moi. J'étais déjà là quand mes parents m'ont conçu, c'est moi qui sais, eux, ils se sont bercés d'illusions. »

Ce seront plutôt certaines conséquences de ma découverte – inceste, insecte – qui me permettront de poursuivre sur un terrain plus personnel : celles qui concernent mes états d'âme.

D'abord j'en ai ri, et j'en ai été intrigué. Comment est-il possible que cela m'ait échappé ? Puis j'ai vécu un instant d'effondrement, véritable surgissement d'un complexe d'Œdipe en principe sur le déclin (*l'Untergang*, complexe d'Œdipe

² *Rev.franç. Psychanal.*, 1, 1990.

disparu sous l'horizon comme le soleil, *der Sonnenuntergang*, ce soleil couché et toujours prêt à se lever là où on l'attend le moins), complexe d'Œdipe dans toute son horreur de castration pendante. Mon Dieu! Et si cette analyse maintenant terminée était un échec absolu faute d'avoir interprété l'inceste? Et me voici à en appeler au tiers de tout à l'heure. J'aurais pu tout aussi bien invoquer mon inconscient, ou à juste titre notre inconscient puisque mon analysant aurait pu, lui aussi, parler d'insectes. Le dieu de l'analyse serait alors l'Inconscient avec un *i* majuscule comme en allemand, cet indicible tout puissant, cet invisible omniprésent qui occupe tout le champ intersubjectif de l'analyse. Ensuite j'ai retrouvé mon calme. L'inceste on en a parlé, on l'a même vécu abondamment si j'ose dire, transférentiellement s'entend. Cela n'est donc pas si grave...

Pourtant ça n'est pas rien. Cela confirme pour le moins deux choses : d'abord le besoin d'une intervention extérieure pour découvrir certains domaines de son propre inconscient – l'auto-analyse n'y suffit pas –, ensuite l'indestructibilité du complexe d'Œdipe. Et ce second point m'incite à penser que c'est grâce à cet inconscient que j'ai pu parler de « jouissance du dit ». Si l'inceste avait été parfaitement analysé entre nous et interprété chez l'analysant, si le complexe d'Œdipe ne s'était pas couché comme un astre mais s'était désintégré, détruit, d'où serait venue la jouissance? Horreur d'une analyse parfaitement accomplie : il n'y aurait eu plus que du dit, du dit qui aurait rejoint la logique pure en ce qu'elle a de plus scientifique, de plus élémentaire, de plus froid. Principe d'identité, le dit est le dit. Seul possible possible. Principe de contradiction, le dit n'est pas le non-dit. C'est impossible. Principe du tiers exclu, rien ne peut être posé entre le dit et le non-dit, car ce dit-là ne serait ni le dit ni le non-dit. Ni le non-dit étant une double négation, cela revient au dit l'on retrouve alors le principe de contradiction, à savoir le faux, et le principe d'identité, à savoir que seul le dit est le dit.

Il s'agit là d'une dialectique qui semble bien éloignée, quoique peut-être moins qu'il n'y paraît, de l'idée psychanalytique qui veut que le non-dit ait la fonction de faire en sorte que le dit ne soit pas qu'un « ayant été dit » qui se perd dans le temps, mais aussi un « étant dit » qui persiste dans le présent.

Un bref développement s'impose car cette assertion n'est pas nécessairement compréhensible d'emblée, même pour son auteur : un patient fait un rêve et le raconte. Il s'agit de sa sœur. Un émule de Freud lui pose la question : « A qui vous fait-elle penser? » Le patient de répondre : « Sûrement pas à ma mère! » Et l'analyste d'enchaîner : « C'est donc votre mère! » (cf. Freud, *La négation*, 1925).

Le non-dit est implicite dans la question de l'analyste : à qui vous fait-elle penser que vous n'avez pas nommé... Le dit surgit aussitôt : « Sûrement pas à ma mère. » Et la mère dite, au lieu d'avoir été dite et de se perdre avec la phrase entière, « sûrement pas à ma mère », est là, présente, en contrepoint avec la sœur, ce que souligne la réponse de l'analyste : c'est donc votre mère à qui vous fait penser votre sœur. Ce qui signifie que le dit est le dit. Il s'agit bien de la sœur, elle

n'est pas déniée pour autant, et il s'agit bien de la mère. La construction négative « sûrement pas » permet à la fois que la mère ne soit pas perdue (ce qui est le cas pour toutes les autres personnes qui en courent le risque faute d'avoir été mentionnées) et que la sœur ne soit pas annulée, ce qui aurait été le cas si le patient avait répondu « à ma mère ». Sœur et mère sont désormais « étant dites » ou comme Françoise Dolto aimait à dire « étant devenant dites ». Autrement dit le non-dit (la mère avant d'être dite) confirme le dit tout en l'enrichissant (la sœur plus la mère) comme représentation agissante. Et la question se pose ici comme ailleurs : faut-il y voir un travail psychique intellectuel banalisant l'expérience, ou une découverte propre à l'analyse, apparition inopinée, plaisante ou non, de la mère dans la relation intersubjective ?

Un choix s'impose néanmoins en faveur de la seconde hypothèse car elle souligne que l'expérience de la cure analytique est nécessaire pour qui veut se nommer psychanalyste. La découverte de la mère à la suite d'une étude intellectuelle du texte de « la négation » ou d'une conversation scientifique, voire occasionnelle ou de salon, ne fait qu'ajouter une nouvelle représentation aux précédentes, représentation qui n'a aucune prégnance particulière. Changer de conversation, mettre un point à la ligne, ou passer à une autre lecture sont sans conséquence.

Il n'en va pas de même dans la cure où cette nouvelle représentation a une tout autre portée ; la mère y surgit et y demeure, et de plus l'analyste prendra bien soin de s'en assurer. Il ne s'agit pas, en effet, de laisser le patient l'ignorer à nouveau, ce serait là un signe, déni ou refoulement, typiquement pathologique. La conserver au niveau du discours, c'est impliquer qu'elle y est vivante, que ce discours est un « discours vivant » selon l'éloquente expression de A. Green, et qu'on ne peut plus le poursuivre sans en tenir compte.

La suite concernera l'intégration du personnage dans le sens indiqué par D. Winnicott, c'est-à-dire qu'il faudra tenter d'y découvrir une mère qui aura fait ce qu'elle aura pu, de façon à centrer les émotions qu'elle suscite au niveau du discours, tout en en modifiant l'image dans un sens acceptable. S'il s'agit là d'une manière de parler de l'expérience selon un point de vue économique, il est aussi indispensable de souligner le processus qualitatif, non scientifique pour qui estime que la science est amoral, qui est à l'œuvre. Neutraliser la mère dans son aspect historique pour conserver l'énergie qu'elle évoque au niveau du discours n'a pas de sens si ce dernier devient un discours déplaisant d'angoisse et de castration ou terrifiant d'inceste et de meurtre. Par contre si le vivant du discours se concentre sur les deux partenaires à l'instar d'une scène primitive, grâce à la remise en place dans l'histoire d'une mère désormais acceptée et à la présence dans la relation intersubjective d'un investissement de bonne qualité dont elle est à l'origine, alors l'issue vers une excitante procréation devient concevable. C'est le discours vivant qui devient lui-même créature et qui laisse aux créateurs la latitude de le modeler, de telle sorte qu'ils prennent plaisir

à leur activité créatrice, gage d'un avenir non hypothéqué pour ce qu'il en adviendra.

L'emploi des représentations antérieures, non pas dans la seule idée de les désinvestir pour le bénéfice de la relation présente, mais avec celle d'y découvrir un modèle permettant d'envisager un avenir qualitativement meilleur, transforme le sens de la régression. En plus d'une technique visant à dénouer les points de fixation à l'origine des symptômes, la régression prend valeur de cause finale en visant la scène primitive. Elle met sur le même pied analyste et analysant qui optent tous deux pour un objectif commun, lequel dépasse d'emblée le déséquilibre que l'analyste aurait imposé en sa faveur à l'analysant contraint à régresser.

Cette prise de position me donne l'occasion de préciser ce point qui me tient à cœur et qui est loin d'être partagé par tous mes collègues. J'affirme que la régression est une caractéristique commune à l'analyste et à l'analysant, et que le plus souvent l'analyste précède ce dernier dans l'établissement d'une relation de type régressif. La régression vise à savoir renoncer temporairement aux relations culturelles qui nous sont familières pour pouvoir communiquer au niveau de la réalité psychique. Or cette réalité c'est le complexe d'Œdipe, c'est ce dont nous supposons qu'est fait l'inconscient, qu'il soit primaire ou refoulé. L'idée qu'un psychanalyste veuille imposer une régression chez son patient en le frustrant du haut de son fauteuil m'est intolérable. C'est l'image même du savoir omnipotent et objectivant, de la victoire du refoulement et de la projection. C'est une manière de dire que, grâce à son intelligence et à ses connaissances, l'analyste réussit à débusquer le refoulé chez son patient, ici par exemple en affirmant péremptoirement « c'est donc votre mère ! ».

Il en va tout différemment si l'on conçoit la relation comme intersubjective et dans une optique indéterministe. Ce que fait à ce moment-là l'analyste, c'est de s'exclamer devant sa propre découverte : il s'agit donc de la mère ! Et la survenue de ce nouveau personnage le plonge immédiatement dans l'Œdipe. C'est donc la mère avec laquelle il devra compter désormais, et le complexe lui vient en aide en limitant les options. Il aura en gros le choix de s'y identifier avec les dangers de séduction que cela comporte, de s'identifier au père avec la problématique de la castration, ou encore à l'enfant avec ses désirs d'inceste, de meurtre, et ses angoisses.

Si l'analysant se défend de la régression avec sa négation, l'analyste l'y entraîne ou tente de l'y entraîner avec son affirmation qui n'a rien d'une astuce, d'une ruse de l'intelligence, mais tout d'une découverte prévisible, certes, mais imprévue.

Que l'analyse, théorie et pratique, soit organisée en vue de la régression du patient, soit ! Mais que l'analyste, tel un *Deus ex machina*, prétende qu'il va faire régresser son patient (pour son bien) sans admettre la nécessité de sa propre régression, non !

Sans Œdipe le dit est le dit. C'est sans espoir, sans espoir que l'Œdipe une fois sur le déclin nous laisse tout de même jouir de la vie et jouir du dit. L'Œdipe,

c'est le soleil et la lune, c'est l'impossible rencontre du père et de la mère. Quand le soleil est couché, la lune se lève et nous rêvons d'inceste : quand le soleil se lève la lune nous délaisse et nous pouvons vaquer à nos occupations sans risquer la jalouse menace de castration. Ce que nous souhaitons et craignons, c'est qu'ils se couchent ensemble, ces nuits sans lune qui font frissonner, scènes primitives dont on ne voit rien mais dont on peut tout imaginer.

Ceci me conforte dans mon opinion eu égard à un troisième point. L'analyse ne peut pas se terminer par la castration comme menace ou comme fait. La régression induite par l'analyse n'est qu'un artefact imposé par la méthode. Du reste la méthode fondée sur l'Œdipe contient l'idée d'un arrêt brutal de la régression : c'est la scène primitive, origine de la réalité psychique, scène qui comprend le sujet observateur-participant du dedans, dont rien ne dit qu'il soit châtré. Si l'on s'en tenait à la seule castration, l'analysant, châtré (on dit ça des femmes) ou menacé de l'être, n'aurait plus de secours ni de recours que dans un intellectualisme aride et déshumanisé, l'analyste gardant pour lui la jouissance et la jouissance de son bien.

Le partage de la jouissance du dit est alors le signe d'une terminaison possible qui ouvrirait à la liberté, à l'initiative et à l'espoir – avec les risques que cela comporte ; c'est aussi ce que j'ai tenté de dire avec « l'acte de passage »³, l'opposé du passage à l'acte qui demeure la seule fin envisageable pour celui qui s'est condamné à la castration.

J'ajouterai encore quelques mots à propos de la jouissance du dit puisque c'est là une expression qui est mienne.

Sans doute le langage permet-il de faire le pont ou mieux, est-il le pont entre les multiples manières de concevoir les relations entre réalité psychique et réalité matérielle, puisqu'il est le seul moyen de les dire. Mais si le langage se doit d'être structuré et articulé, son expression par le dire, par le discours, n'a pas cette exigence. Le dit n'est *a priori* ni intelligible ni inintelligible, ni raisonnable ni déraisonnable, ni plaisant ni déplaisant, etc. Mieux que les représentations, le dit lie la pensée au corps ; s'il est représentation il est aussi expression émotionnelle et de plus il est organique, tributaire des cordes vocales et de la musculature. S'il est biologique il est aussi social, unissant ou divisant de par sa seule profération. Le dit serait même davantage qu'un pont entre deux personnes, ou qu'un pont entre corps et âme, il serait ce « corps esprit » que depuis Platon ou Descartes nous avons appris à dissocier si radicalement. Bref, le dit, dans son aspect d'unité permettant toutes les diversités et d'infinie diversité permettant l'unité, nous laisse libres de son usage tout en étant soumis à sa nécessité.

Si la psychanalyse est, dans la perspective entrevue, un discours de la réalité psychique, un discours de l'Œdipe au même titre qu'un discours sur l'Œdipe, alors aucune raison n'exclut que ce discours soit jouissance ou déplaisir, ou qu'il soit causal, déterministe, scientifique, ou final, philosophique, utopiste.

³ O. Flournoy, *L'acte de passage*, Ed. La Baconnière, 1985.

Avec la jouissance du dit, le déterminisme, la morale, la métaphysique intolérables de l'Œdipe s'en trouveront modifiés. Dite, la jouissance ne sera ni incestueuse ni parricide, elle sera indéterminée. Et la croyance qui voudrait que le déterminisme causal trouve son origine dans la terreur de l'inconnu (de la perte), et qui se traduit en psychanalyse par l'exigence constante de défenses contre la castration, pourra se transformer en croyance indéterminée, en croyance ouverte à...

La jouissance du dit, deux fois indéterminée, dans son versant intersubjectif où elle ne se soutient que d'une relation qui l'est de manière radicale et dans son versant intrasubjectif où inceste, parricide et castration ne sont plus que dits, va pouvoir déboucher – pour autant que cela coïncide avec la fin de la cure – sur le choix, la liberté de se déterminer à nouveau.

Et pour ma part (celle de l'analyste), comme les voies de l'Œdipe sont dès lors caduques du fait de la fin de l'expérience qui consistait précisément à les explorer, et comme je ne puis choisir ni avec ni pour l'analysant qui ne l'est plus, je choisirai l'espoir. L'espoir que cet analysant-là puisse se trouver une nouvelle finalité dont j'ignorerai tout.

Pourquoi l'espoir? Parce que la psychanalyse n'a pas pour vocation de reproduire dans l'espace clos divan-fauteuil la vie et la mort, même si cette dernière est le fruit de l'arbre de la science auquel nous ne cessons de vouloir goûter, mais de répondre à une demande, demande à laquelle ne répond certainement pas la dualité instinct de vie, instinct de mort.

L'idée de causalité comme inséparable de l'intelligibilité qui doit nous délivrer de la peur ne saurait nous condamner à un déterminisme implacable. Elle ne le saurait justement dans la mesure où elle provient de l'homme lui-même. S'il a en lui le pouvoir de concevoir une telle idée, rien ne lui interdit d'en concevoir une autre, à savoir de prendre des initiatives, de rompre l'enchaînement qu'elle prône.

De même la relation intersubjective propre à l'analyse, au lieu d'être dictée par le déterminisme qui proviendrait de cet insaisissable inconscient externe-interne coiffant les deux sujets, peut bien être modifiée par des initiatives réciproques venant bouleverser l'ordre des choses auquel chacun aspire, initiatives elles aussi tributaires de l'inconscient, mais d'un inconscient qui ne soit pas à lui seul déterminant.

La science médicale voudrait que, les causes de la maladie étant éclaircies et son cours changé grâce à une thérapeutique conséquente, le malade se sente mieux. Par quel miracle on l'ignore. Pourtant on part du principe que la guérison du corps améliore l'état d'esprit. Par ailleurs chacun sait que l'esprit peut influencer le corps dans le « bon » sens. Autre miracle qui, lui, « a même pas l'aval du monde scientifique, et qui cependant ne sera contesté par aucun psychanalyste.

La thérapie a toujours eu affaire au divin ou au diabolique. Asclépios, les sorcières guérisseuses et Paré en témoignent comme tant d'autres.

La psychanalyse, en rétablissant la voix entre corps et âme, permettrait à la thérapie de trouver sa voie. En ceci sans être une thérapie, elle est thérapeutique.